

leurs, les Bois brûlés ont conservé leurs relations avec les tribus indiennes et vivent avec elles. Dans le Michigan et le Lac supérieur, ils sont fermiers, pêcheurs, bateliers sur les lacs, charpentiers, forgerons, cordonniers ; beaucoup travaillent aux scieries mécaniques pendant l'été ; ailleurs ils sont interprètes, employés dans les comptoirs de la Baie d'Hudson ; ce sont presque tous des voyageurs sagaces et infatigables.

Autrefois la chasse au buffle constituait la principale ressource du plateau du Missouri : malheureusement les métis n'ont pas su la ménager. En juin 1840, il y eut à un rendez-vous annuel à Pembina 1210 voitures et 542 chiens ; la battue fut organisée militairement, on choisit 10 capitaines et un président ; le soir on rapporta au camp 1375 langues.

Aujourd'hui on ne trouve plus le buffle que dans le colonies de la rivière de Lait, des montagnes boisées, de la baie des Français et de la rivière Marie. Les peaux sont préparées avec une grande habileté ; chaque famille en vend pour sa part de 75 à un cent par an, à raison de 3 à 5 dollars la pièce. Avec la chair coupée par tranches et séchée on prépare le pemmican, mets salubre et savoureux qui se conserve plusieurs mois.

Les métis franco-indiens sont excellemment doués du côté du cœur et de l'esprit : ceux qui vivent presque à l'état sauvage ont des aspirations plus hautes. Malheureusement les circonstances ont été peu favorables pour leur développement : leurs ancêtres blancs étaient des vagabonds sans principes qui ne s'inquiétèrent nullement de l'éducation de leurs enfants : il y a fort peu de temps que l'influence salutaire des femmes civilisées a commencé à se faire sentir parmi eux. Doux, honnêtes par nature, ils ont un sens moral très droit, ne sont ni gourmands, ni egoïstes, ni capables de commettre sciemment une fraude ; ils pratiquent l'hospitalité d'une façon patriarcale. Les métis sont généreux jusqu'à la prodigalité ; ils partagent ce qu'ils ont avec leurs amis ou les étrangers, et se privent au besoin pour leur venir en aide. Ils demandent, d'ailleurs, à leurs voisins sans hésitation et sans honte, franchement, comme ils donnent. Il y a entre eux une espèce de franc-maçonnerie généreuse qui n'est préjudiciable à personne ; le vol est chose inconnue ; leurs cabanes sur la rivière Rouge restent toujours ouvertes même en l'absence des propriétaires. Doués d'une aptitude remarquable pour saisir les moindres détails d'un paysage et se guider dans une région inconnue, hardis à la guerre, expérimentés à la chasse, ils ne se laissent pas décourager par aucun contretemps et apportent au combat un

mélange de fougue sauvage et de valeur disciplinée qui les rend singulièrement redoutables. Grâce à ces qualités et à leur douceur, ils vivent toujours en bons rapports avec les Indiens du voisinage.

Malheureusement un défaut sérieux a beaucoup nui à leur amélioration : c'est la légèreté et le manque d'énergie morale. Un métis ne sait ni résister à une tentation ni réfléchir. Malgré sa bonne volonté, il s'acquitte mal de ses devoirs, devient facilement à dupe des gens sans scrupule, se soumet avec la plus grande difficulté à un travail régulier et quotidien ; de sorte qu'il n'arrive presque jamais à la richesse ou l'aisance par l'industrie. Les mœurs sont pures, les femmes ont un grand fonds de pudeur naturelle et de modestie, on n'en voit presque jamais arriver de chute en chute à une vie de honte et d'ignominie, la proportion des crimes et des naissances illégitimes est moindre que dans les pays les plus civilisés.

Le physique est avantageux : les hommes sont de stature moyenne et bien bâties. Chez eux, les traits caractéristiques de la race indienne, tels que les joues saillantes et le nez crochu, sont atténués au point de n'être nullement désagréables ; leur teint varie du rouge cuivré au blanc. Les femmes ont la peau plus fine et plus délicate que les Européennes. Les hommes sont rasés et portent de longs cheveux ; ils sont moins forts peut-être que les blancs, mais ils résistent beaucoup mieux aux privations et aux intempéries. On voit souvent les métis parcourir à pied, en dehors de tout chemin battu, dix à douze lieues sur la neige en un jour. Ils savent presque tous plusieurs langues : un ou deux dialectes indiens, parfois l'anglais ; tous parlent le français, ou plutôt un patois analogue à celui des classes pauvres du Canada. Les Français le comprennent sans difficulté, mais la réciproque n'est pas vraie ; les Bois-Bruis n'entendent pas le français classique. On trouve chez eux des locutions incorrectes modernes, comme *il mouille*, pour il pleut, brailler pour pleurer ; des archaïsmes : aller querir, qu'on prononce aller cri ; moucher quelqu'un, c'est le battre. On dit froid, droit, selon la prononciation normande pour froid, droit. La prononciation et quelques anglicismes donnent à ce dialecte un caractère un peu grotesque. Les noms propres sont à peu près tous français : c'est Boyer, Riel, Delorme, etc. ; quelques uns même ont conservé des espèces de titres nobiliaires : dans le Manitoba et près des lacs, il y a des Saint-Luc de Repentigny, des Charles de Montigny, &c.

(*Extrait de la Revue Scientifique*)